

Croyant sauver les dames, le duc leur a dit de donner l'éperon à leurs coisiers..... Lutte des hommes contre la bande de loups dont quelques uns poursuivaient leur route pour atteindre les dames. Le duc et ses hommes, vainqueurs, veulent aux secours des dames..... troupe de loups qu'ils trouvent occupés à déchirer des cadavres..... vêtements des dames d'honneur. La fille a pu échapper, grâce à l'agilité de son cheval, mais allait être atteinte à son tour. Déjà son cheval s'était abattu, lorsqu'elle rencontra un brave militaire qui lui céda le sien et tint tête aux loups. Le duc et ses hommes arrivent et apprennent que la fille est sauvée ; ils la rejoignent dans la ville voisine,

17. *Le cadeau.*—I. Un garçon de 7 ans, jouant à côté de son grand-père, voit celui-ci ouvrir un vieux tiroir et y remarque une montre. Ses instances pour l'avoir..... Le grand-père la lui promet pour plus tard, à condition que..... Le petit garçon fait remarquer que son grand-père est vieux et souvent malade, et craint qu'il ne meure avant l'époque pour laquelle la montre lui est promise..... Le grand-père remet la montre au petit garçon.

II. Petite fosse au cimetière..... écoliers tout autour..... vieillard pouvant à peine plier le genou..... Le petit coffre jaune descend lentement. Le grand-père retourne désolé à sa demeure et remet la montre dans le vieux tiroir.

18. Sujets de lettres, au moins un pour chaque genre. Suivant ici l'excellente méthode de M. Van Hollebeke, nous lisons aux élèves au moins un modèle pour chaque genre, nous l'expliquons pour en déduire les préceptes généraux, qu'ils ont ensuite à appliquer au sujet donné.

Les élèves des deux premières années ne sauraient guère traiter plus d'un sujet par semaine. L'une des leçons est consacrée en partie à dicter et à développer le canevas. Il faut qu'il y ait toujours quelques parties abandonnées à l'imagination et à l'invention de l'élève, et qu'on l'amène ainsi graduellement à pouvoir se passer de ces développements. L'autre leçon est consacrée à la remise des devoirs que le professeur doit avoir dans l'intervalle corrigés à l'encre rouge. Il signale à toute la classe les principales corrections qu'il a eu à faire, insistant sur les fautes communes à plusieurs devoirs. Il pourra obliger les élèves à tenir note de quelques-unes de ces fautes. Il relèvera soigneusement le défaut de jugement, les inconséquences, les invraisemblances, évitant toutefois de décourager les élèves par une trop grande sévérité. Chaque élève doit transcrire son travail dans un cahier et rendre ensuite le devoir corrigé au professeur, qui le conserve au moins pendant quelque temps, pour pouvoir ainsi se rendre compte à lui-même du chemin parcouru par son élève.

Indépendamment de tous les exercices que nous venons d'indiquer, il y en a d'autres à faire oralement de temps en temps ; nous signalons volontiers le cours lexicologique de style, deuxième année, par Larousse, et la *Gymnastique intellectuelle ou art d'écrire*, par le même auteur.

Le temps manque aux élèves des écoles moyennes pour faire tous ces exercices, et il ne peut s'agir davantage de mettre ces ouvrages entre leurs mains ; mais le professeur pourra y puiser largement. Nous recommandons notamment les exercices sur la périphrase.

Nous bornons là notre conférence, croyant avoir donné une marche à suivre pour l'enseignement de la langue française dans toutes les classes de notre école et avoir indiqué le moyen d'atteindre le but, sans causer à l'élève ces ennuis qui le rendent ennemi de l'école.

Nous aimons à croire que le jeune homme dont les leçons de langue française auraient été conduites comme nous le proposons, sortirait de l'école, avec des notions littéraires telles qu'il écrirait la langue française d'une manière très-satisfaisante, et que son style dénoterait cette délicatesse de forme de sentiment qui est à coup sûr l'insuffisante cachet d'une éducation soignée. Nous enten-

drons volontiers les objections que notre méthode pourrait suggérer, nous engageant d'avance à les examiner avec le plus grand soin, et à y répondre, s'il y a lieu, dans une prochaine conférence.

Leçons familières de langue française.

LES DIX PARTIES DU DISCOURS.

Introduction.—(Suite)

Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas ? mes enfants, que l'unique objet des mots, c'est d'exprimer nos pensées. C'est là leur raison d'être et ils ne sont faits que pour cela.

Ainsi, quand je prononce ; *chien, noir, aimer, etc.*, ces réunions de sons que je fais entendre sont réellement pour moi des mots, parce qu'ils représentent à mon esprit des idées qui me sont communes. Un *cheval*, c'est pour moi un animal, et un animal d'une certaine forme, d'une certaine espèce, qui sert à certains usages, que je distingue, par exemple, de tels autres animaux, du chat, du chien, du loup. *Jean*, c'est, si vous voulez, un enfant, et non pas tel ou tel enfant, mais celui de mes amis ou de mes camarades que je désigne par ce nom, qui s'appelle *Jean* ; *noir* présente à mon esprit l'idée d'une couleur que je distingue des autres couleurs ; un objet noir n'est ni gris, ni rouge, ni bleu ; il affecte mes yeux d'une certaine forme, d'une façon autre que celle qui proviendrait des objets bleus, rouges ou gris, et qui me fait dire que cet objet est noir. Atteindre donne l'idée d'un sentiment d'affection, de tendresse, très-agréable, très-doux, comme celui que j'éprouve pour mon frère, pour ma mère, pour quelques-uns de mes camarades, ou bien encore d'une impression, aussi très-agréable, que mes yeux, mes oreilles, mon nez, ma langue, épouvent au contact ou en présence de certains objets ; c'est ainsi que je dis : *j'aime la rose, j'aime le violon, la flûte, j'aime le muse, j'aime le sucre, les bonbons.*

Mais, mes enfants, rien que par les exemples que nous venons de prendre, vous avez pu voir qu'en général nos idées ne sont pas isolées dans notre esprit, que le plus souvent elles se présentent plusieurs à la fois ; que nous avons besoin, pour nous rendre compte des choses, pour les bien connaître, pour porter un jugement sur elles, d'unir nos idées, de les comparer, de les combiner. Il en résulte que, quand nous parlons, quand nous voulons communiquer au-delà de ce qui est au dedans de nous, les mots, qui représentent nos idées, sont rapprochés aussi, sont unis, combinés dans une certaine intention, suivant les besoins de notre esprit, de telle sorte qu'ils expriment le sens que nous voulons leur donner.

Tout d'abord nous remarquerons que les mots en revant à désigner les objets, comme *rose, violon, muse, sucre, bonbons*, ont ordinairement accompagnés des petits mots *le, la, les*, qui les précèdent, qui les annoncent, qui indiquent qu'on va les prononcer, et en même temps qui en déterminent le sens. On ne dit point : *j'aime rose, j'aime violon, j'aime muse, j'aime bonbons*, cela serait trop vague, trop indéterminé pour nous ; mais on dit : *j'aime la rose, le violon, la muse, les bonbons*. On ne dirait point non plus : *rose est belle, mais la rose est belle ; violon est harmonieux, mais le violon est harmonieux*, etc.

Il en est de même des mots qui servent à désigner par leur nom les animaux et aussi les personnes, à moins qu'il ne s'agisse de leur nom individuel, du nom spécial qu'on leur donne dans leur famille ou parmi ceux qui les connaissent, ou du nom de leur famille même. C'est ainsi qu'on dira : *j'ai vu Charles, j'ai vu Joseph, et : j'ai vu Désiré, j'ai vu Garnier, j'ai vu D'laeour* ; mais on doit dire d'autre part : *j'ai vu le fermier, j'ai vu l'épicier* (1), le tisserand, le professeur ; et, encore : *j'ai vu le chien, le chat, le mouton, les brebis, etc.*

Il en est de même aussi des mots qui désignent par leur nom pas des êtres vivants ou des objets existant dans la nature, mais ce que connaît notre esprit d'une manière générale, lorsqu'il considère non plus moi, non plus vous, non plus tel ou tel individu, tel ou tel objet, mais les qualités, les manières d'être de cet individu ou de cet objet, en dehors de l'objet ou de l'individu, non plus tel objet en tant qu'il est long, large ou épais, etc., mais *la largeur, l'épaisseur* de cet objet ou de tous les objets, non plus tel individu en tant qu'il est grand, gros, fort, etc., mais *la grandeur, la grosseur, la force*, considérées en elles-mêmes, ou bien encore tel ou tel ou telle vertu, comme la pitié, la bonté, le respect, ou, par contre, la méchanceté, la malveillance, le désordre, etc.

J'ajoute tout de suite que ces mots *le, la, les* sont souvent remplacés aussi par des mots qui désignent en les nommant les

(1) L'tenant lieu de *la* et *le* devant un mot commençant par une voyelle ; il est clair que nous expliquerons cela plus tard.